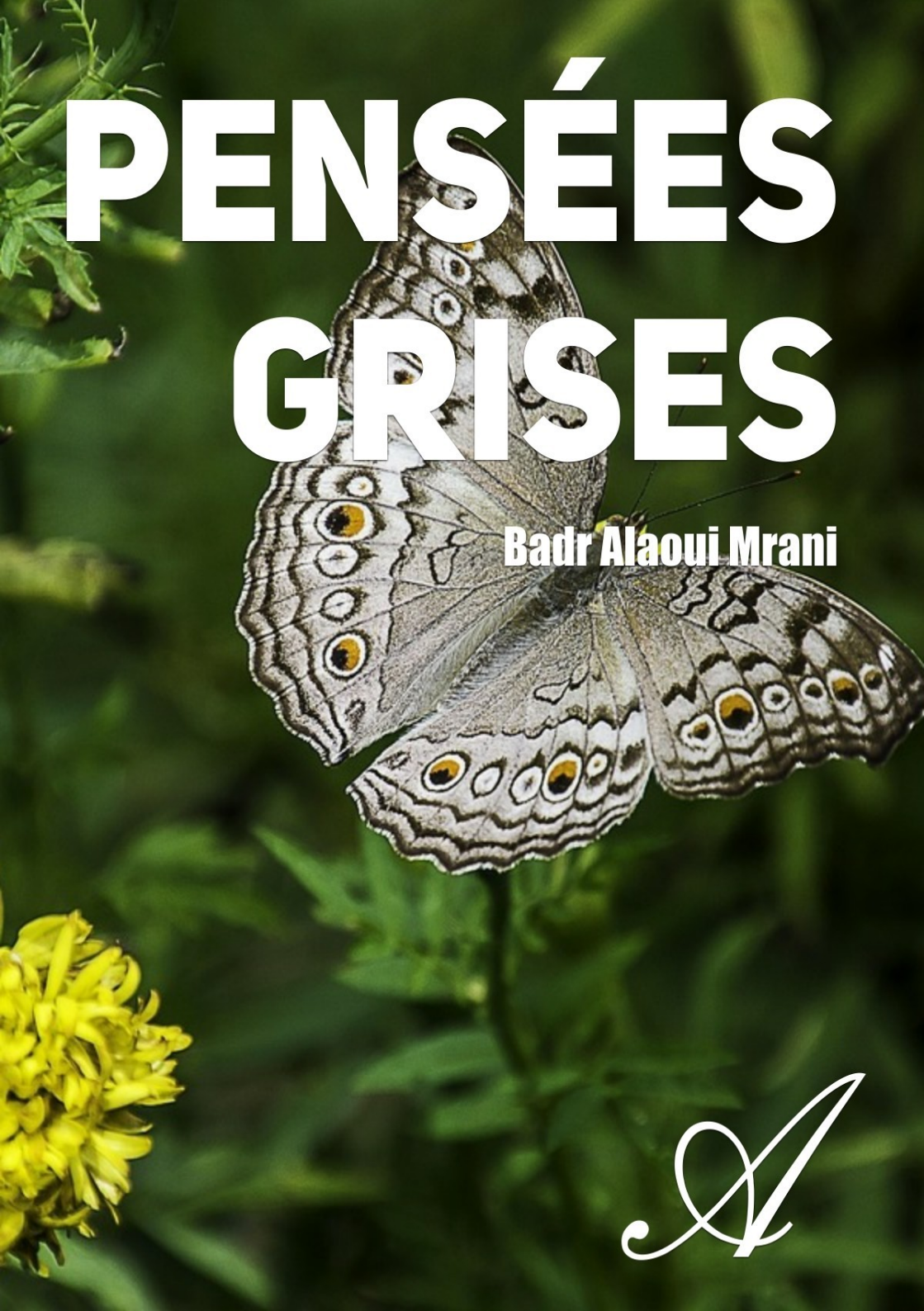
PENSÉES GRISES

Badr Alaoui Mrani



Pensées grises

Badr Alaoui Mrani

Œuvre publiée sous licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

Image de couverture : pixabay

En lecture libre sur Atramenta.net

MATIN DE CENDRE

Le réveil sonne – cri d’airain dans la brume épaisse –
Ses aiguilles d’acier froid percent le voile incertain
Où le jour naît, fœtus pâle vêtu de détresse,
Enveloppé dans un linceul de brouillard lointain.
Je cherche un sens à mes pas égarés dans l’ombre,
Fantôme errant sur le parquet glacé des souvenirs,
Tandis que la fenêtre, miroir trouble et sombre,
Montre un ciel qui fume les cendres des désirs.
Et le temps immobile, monstre apathique et sourd,
Dort dans son cercueil d’heures vides et sans issue,
Tandis que l’horloge saigne des secondes d’amour perdu,
Gouttes de plomb tombant dans l’océan de l’ennui.
Ô matin ! Tu n’es qu’un leurre, une fausse promesse,
Aube sans lumière où l’espoir se dissout,
Cérémonie muette où l’âme se dépouille,
Commencement sans fin d’un jour qui ne sera jamais debout.

L’USURE

J’ai compté les fissures du plafond blême et bas,
Elles tissent l’atlas sacré de mes veines bleuies,
Réseau souterrain où coule un sang sans combats,
Carte chiffrée des déserts où mes rêves s’enfuient.
Chaque jour creuse son sillon plus profond et obscur,
Ravine ténébreuse où germe la peur ancestrale,
Tandis que le silence, chien famélique et dur,
Lèche mon tendon nu d’une langue animale.
Vois ces lézardes : constellations de douleurs muettes,
Cicatrices stellaires sur la peau du monde,
Elles boivent la lumière en funéraires discrètes,
Archives cryptées du deuil que personne ne sonde.
Ô plafond ! Toi le gardien de mes nuits blanches,
Toi le ciel inversé de ma géographie intime,
Tu portes l’univers de mes lourdes revanches,
Éphéméride craquelé du crime originel.

CAFÉ FROID

La tasse repose, île oubliée des archipels du temps,
Sur l’océan nu de la table lasse et blessée,
Un cercle noir, suaire parfaitement étendu,
Nage au fond du verre comme une disgrâce avouée.
Vapeurs défuntes, fantômes de chaleur envolée,
Dansent leur ballet spectral au-dessus du breuvage immobile,
Jadis brûlant comme un cri de douleur exhalée,
Maintenant miroir trouble d’un temps inutile et futile.
Je tourne la cuiller – clochette de glace dissonante –
Son chant d’argent grince dans le néant compact,
Chaque goutte est une larme tombante et pantelante
Traçant l’itinéraire d’un espoir défunt et intact.
Ô breuvage ! Liquide amnésique des lendemains tristes,
Toi qui fus ambroisie et devins ciguë amère,
Dans ton reflet se lisent les conquêtes anarchistes
D’une âme qui se noie dans sa propre poussière.

CHAMBRE VIDE

Les murs ont bu nos murmures anciens et sacrés,
Gorgés de rires cristallins et de sanglots étouffés ;
L’écho s’est tu hier, musicien désarmé,
Dont les partitions s’envolèrent en confettis brisés.
Je tourne en rond, cercle parfait et vain,
Sans blessures visibles à l’œil nu du profane :
Seul le drap garde un pli de ta main,
Fossile tendre sur le lit de l’océane.
L’armoire exhale un parfum de lavande morte,
Tes robes y pendent comme des peaux vidées ;
La penderie est une grotte qui emporte
L’empreinte sacrée des amours inondées.
Ô chambre ! Cathédrale du vide sonore,
Tes coins d’ombre sont peuplés de fantômes légers,
Chaque meuble est un autel où je t’implore,
Dans le silence accru des regrets naufragés.

PLUIE FINE

Il pleut des larmes de novembre éternel,
Stigmates lents sur le front des pavés blessés ;
La ville dort, monstre minéral, charnel,
Sous le linceul liquide des nuées pressées.
Je marche sans but, corps sans gouvernail ni boussole,
Membre par membre dissous dans la grisaille dense ;
Le gris prend corps, étreinte sans parole,
Épouse humide aux doigts de limaille qui danse.
Les réverbères sont des moines en prière extatique,
Dont les halos saignent dans la brume épaisse ;
Chaque pas claque sur l’autel de granit magique –
Offrande vaine au dieu de l’amertume qui ne cesse.
Ô pluie ! Toile d’araignée céleste tissée,
Tu enveloppes le monde dans ton filet d’argent sale,
Chaque goutte est une mémoire effacée,
Livre liquide où se noie le journal du mal.

TÉLÉPHONE MUET

Relique noire sur la table de chêne,
Il dresse son cadran comme un tombeau glacé.
Nul bourdonnement ne rompt la haine
Du silence en linceul que j’ai tissé.
Ses touches sont des dalles funéraires
Où mes doigts dansent un ballet de regrets,
Composant en vain des numéros – salaire
D’appels perdus dans le néant concret.
L’écouteur colle à mon oreille humide,
Guettant l’écho d’une voix défunte :
Seul le craquement du vide
Répond, vaisseau fantôme en ponte.
Ô cadran lunaire aux chiffres pâlis,
Boussole brisée des soliloques !
Tu sonneras quand je serai parti
Dans la terre où les destins se cloquent.

VIEUX MANTEAU

Je l’accroche à la patère de cuivre,
Corps vidé de ma propre chaleur.
Il garde la courbe où se livre
L’empreinte exacte de mes épaules en sueur.
Manches pendantes, prières molles,
Il exhale un parfum de pluie et de tabac froid,
Étui de cuir où mes rêves se cabrent,
Linceul vivant qui m’enveloppe de lois.
Poche droite : un ticket de métro froissé,
Cicatrice d’un voyage au bout de la nuit ;
Poche gauche : un sou sans poids,
Monnaie du mendiant que je fuis.
Dans sa doublure déchirée,
Gît un mot d’amour en cendres –
Et chaque automne il me réclame
Son droit de manteau sur mes membres.

JOURNAL INTIME

Le cuir usé, peau de serpent fossile,
S’ouvre sur des pages jaunies par les ans,
Où l’encre saigne en veines subtiles
Sous les assauts du temps inconsistants.
Les mots ont fui comme oiseaux nocturnes,
Laissant des nids de phrases avortées ;
Seules demeurent, traces taciturnes,
Des ratures, blessures non suturées.
"5 mars : Elle portait une robe bleu-nuit…"
Tache d’azur sur grisaille de mémoire.
"12 juin : Pluie. Le café refroidit…"
Épitaphe d’un banal désespoir.
Au verso, une fleur séchée s’effrite,
Aromate fané d’un bonheur éphémère ;
Son parfum mort hante l’écrit
Comme un fantôme dans un cimetière.

MIROIR

Je me regarde dans la glace ternie,
Où le mercure agonise en lagunes.
Un homme flotte, ombre bénie
Dont les contours sont des dunes.
Ses yeux sont deux puits sans fond,
Où nagent des poissons aveugles ;
Ses rides, cartes de l’au-delà,
Où le temps creuse ses ongles.
Je tends la main – il tarde à suivre,
Spectre désaccordé de mon geste.
Son sourire est un couteau de givre,
Reflet d’un moi que je déteste.
La buée de mon souffle l’efface,
Puis il renaît, plus pâle, plus morne :
Portrait craquelé qui grimace
Dans le cadre doré comme une borne.

LE QUAI

J’attends un train qui ne viendra jamais,
Sur le ciment désert aux carreaux fêlés.
Le vent mord mes joues de forçat,
Volant la chaleur de mes souffles gelés.
Les rails luisent, serpents d’acier froid,
Tendus vers des gares fantômes ;
Ils boivent la pluie et la rouille en loi,
Veines rouges sous les dômes.
L’horloge égrène des heures mortes,
Aiguilles rouges sur cadran lépreux ;
Chaque minute est une porte
Qui s’ouvre sur un vide affreux.
Un chien errant lèche une flaque,
Miroir brisé du ciel de plomb ;
Sa solitude est mon exacte réplique,
Animal gris sous le néant profond.
Le haut-parleur grésille un mensonge,
Voix métallique de dieu sourd :
"Prochain départ…" – toujours un songe
Qui s’efface au tournant du jour.

BOULEVARD DES SOUVENIRS

Je marche sur l’asphalte usé des ans,
Où nos rires ont creusé leurs orbites pâlies.
Les réverbères penchés, complices tremblants,
Versent une lumière de vin aigri sur les vieilles agonies.
Devant le café *À l’Écho Perdu*, une table vacille –
Ses pieds boiteux grattent le trottoir humide ;
Je revois ta main effleurant la quadrille
Du napperon taché de café, cercueil du timide.
Un parfum de lilas pourri monte des grilles,
Souffle putride des amours enterrées vives ;
Les stores claquent au vent, dentelles inutiles
Sur les vitrines aveugles, lèvres récussives.
Ô boulevard ! Échine de serpent fossile,
Tu portes mes pas comme un remords tenace :
Chaque pavé est une page inutile
Où saigne l’encre violette de nos audaces.

HORLOGE DE GARE

Elle égrène le temps d’une voix de crécelle,
Suspendue au plafond suintant de remords.
Ses aiguilles rouillées – serres d’oiseau rebelle –
Labourent un cadran mangé de moisissures fortes.
Chaque heure sonnée est un glas qui ricoche
Sur les murs tapissés d’affiches décollées ;
Échos morts dans la salle aux chaises en coquille,
Où dorment des valises aux rêves violés.
Minuit : douze coups tombent en grêle de clous,
Transperçant la nuque des voyageurs absents ;
Le guichetier baille, chiffonnier des égouts
Où nagent les billets sans destin, indigents.
Moi, je compte les mouches collées à son verre,
Petites morts en constellation figée :
Horloge ! Œil cyclopéen qui serre
Le nœud coulant des secondes étranglées.

LA PLUIE SUR LES VITRES

Elle trace des chemins de larves argentées,
Serpents liquides glissant sur le verre froid ;
Chaque goutte est un œil où se reflète,
Déformé, le monde et son deuil droit.
Les ruisseaux convergent en delta de tristesse,
Carte hydrographique d’un continent perdu ;
Je déchiffre en eux les mots d’une détresse
Que le vent efface à peine éclose – éperdu.
Un arbre se tord derrière ce voile aquatique,
Squelette dansant la gigue des noyés ;
Ses branches griffent la vitre, pratique
Magique pour conjurer l’éternel foudroyé.
Ô livre d’eau ! Bible éphémère de l’averse,
Tes versets ruissellent vers l’oubli du bas ;
Je pose mon front sur la page renverse :
La buée de mon souffle est le seul alphabet.

LE PORTE-MONNAIE VIDE

Cuir flétri, ventre ouvert sur du néant,
Il bâille au fond de ma poche comme une plaie ;
Sa doublure montre les dents, tissu béant
Où roulaient jadis les espoirs en monnaie.
Plus un sou pour acheter le pain amer,
Plus un jeton pour le métro des illusions ;
Seule une photo fripée de ma mère
Colle à la toile, pâle évocation.
Au repli secret, un bouton de nacre luit –
Relique d’une robe déchirée au bal ;
Il scintille, perle fausse dans la nuit
De mes comptes, banqueroute terminale.
Je le pèse : léger comme un remords,
Lourd comme la honte d’un fils prodigue ;
Coffre-fort des gestes que je n’ai pas,
Où dorment les richesses du manque.

LA VITRINE DE BIJOUX

J’écrase mon front contre la glace sale,
Prisonnière des diamants et des ors morts ;
Chaque pierre est une étoile qui dégringole,
Galaxie froide où rôde le remords.
Un collier de perles luit, larme figée,
Sur velours pourpre comme sang coagulé ;
Plus loin, des bagues – serres d’araignées –
Étreignent des doigts fantômes écartelés.
La montre en or, gousset ouvert, exhibe
Des aiguilles immobiles : midi pour l’éternité ;
Son tic-tac muet est une diatribe
Contre le temps qui refuse la clarté.
Reflet dans la vitre : un homme en loques,
Ses yeux creusés cherchent en vain
La clé qui ouvrirait ces coffres,
Mais son propre regard est un écrin vide.

LE BANC PUBLIC

Il grelotte sous la pluie fine, banc de bois lépreux et tordu,
Squelette incurvé où l’absence s’accroupit en prière,
Ses barreaux de fer rouillé sont des vœux perdus
Crachant vers un ciel de fer-blanc, lourd de colère.
Ici, nous lisions Verlaine en croquant des marrons glacés,
Tes doigts frêles nichés dans mes poches éventrées comme des oiseaux…
Aujourd’hui, le bois suinte des larmes de passé condensées,
Les noms gravés sont des plaies mal suturées, cicatrices des eaux.
« M. + L. 1999 » – lettres mangées par le lichen du temps,
Épitaphe d’un couple parti en fumée vers d’autres cieux,
Un clochard y ronfle, bouche béante, ventre content,
Rêvant de bouteilles jamais déterrées sous les yeux des dieux.
Ô banc ! Arche de Noé sans déluge ni colombe messagère,
Tu portes l’humanité comme un fardeau trivial et lourd,
Chaque écharde est un stylet qui transperce ma chair éphémère
Où saigne l’encre violette de notre rituel d’amour.

L’ÉCHO DES PAS

Mes semelles cognent le trottoir en litanie monotone,
Chaque choc renvoyé par les murs aveugles et sourds
Est un éclat de rire fossilisé ou un sanglot qui trône
Dans les angles obscurs, comme des trésors lourds.
Pas gauche : un coup de marteau mou sur l’enclume du vide,
Pas droit : une cloche fêlée sonnant dans une cathédrale morte,
Ils dialoguent avec l’ombre de mon joug perfide,
Duo désaccordé de l’âme livide qui se comporte.
La nuit, leurs fantômes dansent sans moi dans les rues désertes,
Martelant le bitume en contrepoint funèbre et lent,
Je les entends cogner derrière un rideau de pertes
Comme un cœur prisonnier battant dans un cabinet violent.
Ô marcheur ! Ton ombre est une piste infinie
Où s’enroule le fil rouge de ton labyrinthe intime,
Chaque pas creuse ta propre géologie de génie
Où germent les regrets en gerbes de jacinthes sublimes.

LE CENDRIER PLEIN

Cratère de lave éteinte et de rêves calcinés,
Il exhale une odeur âcre de résignation ;
Mégots plantés comme des croix dans un pré
Où fument les derniers saints de l’abandon.
Chaque filtre porte la marque de tes lèvres,
Cercle de rouge imparfait sur papier blanc ;
Gisant torsadé, il attend que les fièvres
De la nicotine lavent son corps sanglant.
Au fond, une bague noircie dort dans les cendres –
Alliance oubliée d’un mariage en cendre ;
Elle luit parfois, œil torve qui se rend
À l’évidence du temps qui ne se défend.
Je le secoue : un nuage de fantômes gris
Tourbillonne en dansant la sarabande des morts ;
Cendrier ! Petit Purgatoire où gémit
La fumée de nos serments jamais repris.

LA FENÊTRE GIVRÉE

Givre a dessiné des forêts de cristal,
Archipel de gel où la lumière se brise ;
Chaque fleur de glace est un journal
Où le froid écrit ses brises.
Je trace un chemin avec mon ongle,
Sentier fragile dans ce paysage aveugle :
La vitre suinte une larme qui jingle
Sur le rebord, cercueil d’un verre de vin aigre.
Derrière le blanc, la rue n’est qu’une tache,
Vague impression de mouvement flou ;
Un bus passe, tache rouge qui lâche
Son haleine en nuage de boue.
Fenêtre ! Toile de l’araignée Hiver,
Tu tisses des dentelles de néant ;
Chaque matin, ton œuvre éphémère
Est le linceul de l’aube agonisante.

L’ESCALIER DE SERVICE

Il grimpe en colimaçon dans les entrailles noires,
Rampe graisseuse où suinte l’oubli des paliers ;
Chaque marche est un livre d’heures
Où les rats psalmodient en prisonniers.
Au troisième étage, une fleur en plastique
Orchidée fausse mangée de poussière
Cligne son œil rose, ironique,
Sur le linoléum fendu, cicatrice terrestre.
L’odeur y flotte : chou bouilli et javel,
Parfum sacré des démiurges de l’ombre ;
Dans un coin, un balai comme un rebelle
Dresse ses poils de sanglier contre l’encombre.
Ô viscères du bâtiment ! Artères obscures
Où circulent les fantômes de service ;
Votre ciment boit les sueurs impures
Et les rêves moisis, linceul du vice.

L’AMPOULE GRILLÉE

Son filament brisé dessine un zigzag noir,
Éclair fossilisé dans le verre trouble ;
Elle pend au plafond comme un désespoir,
Araignée de cristal dans son piège double.
Jadis, elle versait une laiteuse fable,
Baignant les murs d’un jour halluciné ;
Maintenant, son âme de verre et de sable
N’est qu’un œuf mort dans le nid de l’été.
Je tire le cordon : néant sans écho,
Le commutateur rictus de dérision ;
Dans le noir, je devine son halo
Fantôme de lumière en rébellion.
Ô bulle de vide ! Œil crevé du plafond,
Tu es la pupille de cette chambre aveugle ;
Ton silence hurle plus profond
Que toutes les symphonies de l’aube.

LA CHAUSSETTE TROUÉE

Toi, l’orpheline du tiroir bas,
Laine effilochée en cheveux de méduse ;
Ton talon percé montre un atlas
De peau lasse, carte d’une chair confuse.
Par le trou, mon orteil nu regarde,
Œil rose clignant dans la pénombre ;
Il guette un monde qui le nargue,
Roi déchu d’un royaume d’ombre.
Je te retourne : ventre de poisson mort,
Coutures ouvertes comme des lèvres sèches ;
Tu gardes l’empreinte de mon pied, trésor
De transpiration et de vaines flèches.
Symbole usé des jours qui filent,
Tu danses en loque au bout de ma jambe ;
Étendard des vies inutiles,
Relique sacrée du rien qui tremble.

LE JOURNAL FROISSÉ

Il gît en boule au pied du seau,
Chiffon de nouvelles déchues ;
Sa une crie un fait divers d’eau
Noyée sous les titres torsadés.
Je le déplie : pliures en cicatrices,
L’encre a saigné sur Kennedy assassiné ;
Page sports : un but en coulisse,
Page trois : sein nu, bonheur fané.
Dans les marges, des calculs s’entassent –
Addition d’un compte en rouge ;
Un mot croisé laisse des cases en chasse
Où manque le nom de ma rouge.
Ô papier ! Linceul de l’éphémère,
Tu portes la mort en alphabet noir ;
Chaque journal est un calvaire
Où saigne l’histoire sous le porche du soir.

LE BALAI DE CONCIERGE

Il se tient raide dans son coin d’ombre,
Manche de frêne poli par les paumes ;
Ses soies de sanglier, couronne sombre,
Balayent l’enfer des pavés et des dômes.
Chaque matin, il chasse les étoiles tombées,
Miettes de nuit et mégots indécents ;
Il trace des cercles, rondeurs courbées,
Exorcisme du réel contre les passants.
Ses poils gardent la poussière d’un siècle,
Cendre de souvenirs, cheveux de morts ;
Il connaît les secrets que nul ne pique
Dans les fissures des halls et des corps.
Ô sceptre du veilleur ! Bâton de moine guerrier,
Tu danses avec la crasse en valse lente ;
Ton geste est un credo ouvrier
Contre le néant qui monte et lamente.

LA MACHINE À ÉCRIRE ENRAYÉE

Elle craque sous la poussière, squelette d’acier,
Ses touches coincées – dents serrées de cadavre.
Un *e* récalcitrant se dresse en barricade,
Clou rouillé dans le cercueil de l’alphabet ivre.
Jadis, elle vomissait des manifestes de feu,
Maintenant, son ruban sec saigne l’encre fantôme.
Chaque tentative est un heurt vain dans le bleu
Du silence. Ô machine ! Crypte où le verbe se consomme.

LE PARAPLUIE OUBLIÉ

Il bâille dans l’urne de l’entrée, noir oiseau mouillé,
Baleines tordues comme un squelette de chauve-souris.
Sa toile pend en loques, drapeau de bataille plié,
Gouttant encore l’averse des amours enfuis.
Je le déplie : un grincement de chauve désespoir,
Odeur de moisi et de vieux métro.
Sa poignée fendue garde l’empreinte d’un soir
Où ta main tremblait sous l’orage en castrato.

LES CLÉS ÉGARÉES

Elles dorment au fond du fleuve, vert-de-grisées,
Serratures liquides pour des portes abolies.
Chaque dent rouillée fut une date gravée
Dans le calendrier des vies ensevelies.
Je tâte mes poches : vide et trous de mémoire,
Le trousseau fantôme alourdit ma ceinture.
Sans elles, toutes les serrures sont des miroirs
Où se reflète une prison sans architecture.

LE RADIO-RÉVEIL

Il geint à 6h07, voix de fausset,
Éraillée par les rêves qu’il a tranchés net.
Ses chiffres rouges saignent dans le noir,
Compte à rebours d’un supplice ordinaire.
J’étouffe son cri sous l’oreiller –
L’oreiller qui sent tes cheveux défuntes.
Mais la musique suinte : un jazz nécrophile
Où le saxophone pleure des femmes enceintes

LE TICKET DE BUS

Chiffon de papier aux bords déchiquetés,
Il porte un numéro : 714 – loterie du néant.
Trace d’un trajet vers nulle part, avorté,
Stigmate d’un corps payé en monnaie de sang.
Barre grise après grise, le contrôleur fantôme
A poinçonné mon destin en pointillés.
Au verso, une tache de café comme un psaume
Écrit par un dieu ivre et contrarié.

LE RÉVERBÈRE

Il penche son col de cygne rouillé par les ans,
Garde-fou mélancolique des ombres en exil ;
Sa lumière jaune, pus épais et lent,
Tisse un linceul tremblant sur le pavé hostile.
Chaque nuit, ce guetteur solitaire combat les ténèbres
D’un halo vacillant de vieille misère accumulée,
Phare échoué dans les décombres funèbres
Où rôdent les chats noirs et la poussière ailée.
Ô sentinelle ! Gardien des secrets urbains,
Toi qui éclaires les amours clandestines et les deuils,
Ton fanal troue la brume de ses doigts incertains,
Compassion minérale dans le tissu des écueils.
Quand l’aube viendra, tu t’éteindras sans gloire,
Avale par le jour gris qui efface les mystères,
Jusqu’à la nuit prochaine où recommence l’histoire
Des solitudes qui dansent sous tes paupières légères.

L’ARRÊT DE BUS

Abri de verre rayé, souillé d’adieux et de crachats,
Où les noms de quartiers mentent en lettres écaillées ;
Les horaires promettent des ailleurs bleus et lâches
Qui n’arrivent jamais par ces portes éventrées.
Je guette un phare dans la brume épaisse et lourde,
Mais seul le vent mord mes oreilles de givre ;
Chaque minute est une pièce de monnaie sourde
Jetée au puits sans fond des merveilles à suivre.
Ô cube translucide ! Sarcophage des attentes vaines,
Tu abrites les rêves mouillés et les espoirs transis,
Tes bancs froids gardent l’empreinte des peines
Comme des stigmates sur la peau du pays.
Quand le bus fantôme passe sans s’arrêter,
Tu deviens le confessionnal des destins manqués,
Lieu saint où l’on prie pour mieux oublier
Que le voyage promis ne fut jamais commencé.

LA BOÎTE AUX LETTRES VIDE

Gueule béante ouverte sur le néant,
Elle avale chaque jour les espoirs postaux ;
Ses flancs de métal rouillé, pantelants,
Gardent la poussière des mots avortés.
Je tourne la clé avec une crainte sacrée,
Comme on ouvre un tombeau profané ;
Le vide à l’intérieur est un cri nacré,
Écho renvoyé de mes vœux assassinés.
Parfois une facture, serpent administratif,
S’y glisse comme un crachat du destin ;
Jamais l’écriture bleue de l’amour furtif,
Jamais la carte postale du matin.
Ô boîte ! Monstre muet aux entrailles froides,
Tu es le puits où se perdent les confessions,
Le cimetière des "Je t’aime" en boucles roides,
L’autel où meurent les intentions.

LE KIOSQUE À JOURNAUX FERMÉ

Il dort sous sa bâche, chrysalide de toile grise,
Carcasse de fer où rôde l’actualité morte ;
Les manchettes crient sous la bise
Des scandales que plus personne n’emporte.
Un journal coincé dans la grille,
Aile brisée d’un oiseau de papier,
Raconté une guerre inutile
Que le vent déchire sans pitié.
Je lis les titres à travers la buée :
"Catastrophe", "Crise", "Désespoir" –
Miroir tendu à ma propre nuée,
Écho amplifié de mon non-vouloir.
Ô kiosque ! Sphinx des rues désertées,
Tu gardes les secrets du monde éphémère ;
Chaque vitrine est une vitrine enchantée
Où pourrissent les nouvelles de la terre.

LE PONT DES SUICIDÉS

Il enjambe la rivière noire et lente,
Dentier de béton planté dans les gencives de la ville ;
Ses rampes rouillées, mains tremblantes,
Accueillent ceux que plus rien ne civilise.
J’ai compté les noms gravés sur le parapet,
Épitaphes discrètes de désespoirs anonymes ;
Chaque initiale est un alphabet
De douleurs que le temps ne ronge pas.
En bas, l’eau charrie des fleurs fanées,
Bouquets mouillés de derniers adieux,
Tandis que les sirènes écorchées
Hurlent leur chant pour les yeux bleus.
Ô pont ! Arche de toutes les chutes,
Toi qui offres le vide comme ultime horizon,
Dans ton ombre je vois nos minutes
De courage noir et d’abandon.

LA RUELLE AUX OUBLIÉS

Entre deux murs suintants de mémoires,
Elle serpente comme un intestin sombre ;
Ses pavés gardent les histoires
Des amours mortes dans l’ombre.
Un chat maigre lèche une boîte de conserve,
Dernier festin des abandonnés ;
Plus loin, une porte entrebâillée réserve
Le secret des espoirs assassinés.
Je marche dans son ventre humide,
Pieds mouillés par les larmes du sol ;
Chaque recoin est une pyramide
Où dorment les rêves sans parole.
Ô boyau ! Veine de la ville grise,
Tu es le dépotoir des destins brisés,
L’antre où la misère se déguise
En reine des trottoirs épuisés.

L’ÉCHOPPE FERMÉE

Rideau de fer baissé comme un linceul,
Elle garde dans ses flancs les parfums d’antan :
Canelle, café, cuir – arômes en deuil
Que le temps a figés en stalactites lentes.
Devant, un carton "À Louer" pend, langue morte,
Avis aux passants qui ne regardent plus ;
Les lettres se décolorent, portes
Ouvertes sur un vide incongru.
J’appuie mon front contre la vitre sale,
Guettant un reflet de la vie passée :
Des mains qui pesaient la denrée royale,
Des sourires échangés sous la lampe fatiguée.
Ô boutique ! Tombeau des petits commerces,
Tu es le musée des gestes disparus ;
Dans ton silence, je déterre
L’or terni des bonheurs perdus.

LE BANC D’ÉCOLE

Il porte les cicatrices des canifs vengeurs,
Initiales entrelacées dans un cœur gravé ;
Ses pieds boiteux ont connu les rigeurs
Des générations passées et oubliées.
Je m’assois sur le bois froid, pupitre austère,
Où des milliers d’enfants ont rêvé d’ailleurs ;
La place est étroite, la douleur ancestrale
Imprime encore son odeur de sueur et de peur.
Sur le plateau, un nom : "Julien" – trace effacée,
Et des tâches d’encre violette comme des bleus ;
Le passé remonte en vagues glacées,
Souvenirs d’un temps où j’étais un dieu.
Ô banc ! Arche des savoirs appris,
Tu portes le poids des rêves scolaires ;
Dans tes fibres, dorment les esprits
Des écoliers partis vers les galères.

LE TERRAIN VAGUE

Il s’étend, plaie ouverte dans la ville,
Où poussent les herbes folles et les ferrailles ;
Les orties y dansent leur quadrille
Sous le regard des tours qui bâillent.
Un matelas rouillé y pourrit,
Lit des amours clandestins et des clochards ;
Plus loin, un frigo éventré vomit
Ses souvenirs de repas blafards.
Je marche parmi les décombres sacrés,
Où chaque détritus est une relique ;
Bouteille cassée, jouet écrasé –
Autels du quotidien détraqué.
Ô friche ! Ventre de la modernité,
Tu es le jardin des rêves avortés,
Le lieu où la ville exhibe sa nudité
Et où le temps s’est enlisé.

LE PONT DE FER

Il enjambe la rivière aux eaux noires,
Charpente géométrique de douleur ;
Ses poutres crient sous le poids des histoires
Des passants qui fuient leur propre malheur.
Le vent siffle à travers ses membrures,
Complainte métallique sans parole ;
En bas, l’eau charrie les ordures
Des jours sans gloire et des amours folles.
Je m’arrête au milieu de sa carcasse,
Guettant un signe dans le courant boueux ;
Seul un sac plastique danse, grimace,
Fantôme de nos vies sans aveux.
Ô pont ! Squelette de la ville grise,
Tu es le trait d’union des désespoirs jumeaux ;
Chaque pas sur ton tablier ébranle
La fragile architecture de mes eaux.

LA TÉLÉVISION SANS IMAGE

L’écran noir bourdonne bas, hypnotisé par le néant dense,
Monstre aveugle aux yeux éteints, pupille dilatée ;
Je guette un signe dans ses profondeurs immenses,
Mais le vide règne en maître, force indomptée.
Dans son miroir obscur, je vois danser mes ombres pâles –
Spectres sans futur ni passé, fantômes de cellulose,
Ils miment des vies parallèles, tragédies banales
Dans la crypte humide des décombres et des bulles.
Ô boîte à songes ! Cercueil des illusions perdues,
Toi qui fus fenêtre sur le monde et devins mur aveugle,
Dans ton silence électrique, les âmes sont vendues
Aux enchères du rien, sous l’œil d’un dieu ingrat.
Parfois un éclair bleu traverse ta surface morte,
Souvenir d’un programme oublié, rire évanoui,
Puis le noir revient, vague plus forte et plus forte,
Noyant mes yeux dans l’océan de l’ennui.

LE CARNET DE NOTES

Cuir écorché, pages cornées,
Où l’encre a saigné des rêves ;
Les phrases inachevées
S’y tordent comme des trêves.
"20 mars : Pluie. Café froid…"
"3 avril : Plus de nouvelles…"
Chaque ligne est un effroi
Qui grignote les cervelles.
Au milieu, une tache de vin,
Rosace pourpre sur papier buvard ;
Elle étouffe un mot divin
Que j’avais cru écrire pour l’art.
Ô cahier ! Cimetière des pensées mortes,
Tu es le miroir de mes échecs ;
Chaque page tournée emporte
Un lambeau de moi vers les grecs.

LA MACHINE À COUDRE MUETTE

Elle trône sous son voile de poussière,
Sphinx de fonte aux pédales rouillées ;
Son aiguille dort, guerrière
D’un combat contre les étoffes pliées.
Le fil pend comme un intestin sec,
Veine coupée d’un corps sans vie ;
L’étoffe à moitié cousue attend,
Linceul inachevé pour l’envie.
Je tourne la roue : un grincement de douleur
Déchire le silence de la pièce ;
Chaque dent du mécanisme est un cœur
Qui battait au rythme des maîtresses.
Ô machine ! Oracle des robes défuntes,
Tu as cousu les jours et les nuits ;
Dans ton ventre, gît l’emprunte
Des doigts agiles ensevelis.

LES ÉTOILES VOILÉES

Elles se cachent ce soir,
Sous un linceul de brume épaisse ;
Leur lumière est un espoir
Que la ville mange en process.
Je cherche leurs points d’or,
Phares perdus dans l’océan noir ;
Mais le brouillard, trésor,
Dévore leur fragile miroir.
Seule une perce, faible et lasse,
Cligne son œil bleu pâle ;
Elle semble dire : "Passe,
Ta quête est un leurre, un scandale."
Ô cieux ! Toile déchirée,
Tu es le dernier mystère ;
Dans ton noir, ma pensée
Se perd comme dans un cratère.

LE PONT DE PIERRE

Il enjambe la rivière noire,
Sans âme qui le traverse.
Je marche vers l’autre rive,
Avec l’ennui pour bourse.
Ses arches sont des bouches closes,
Avaleuses de secrets lourds ;
Le courant chuchote des choses
Aux piliers, gardiens des jours.
Au milieu, je m’arrête :
En bas, l’eau charrie un reflet –
Ma tête, spectre de tempête,
Dans le miroir du laid.
Ô pont ! Trait d’union des rives ennemies,
Tu es la frontière entre deux néants ;
Chaque pas sur tes dalles endormies
Est un pas vers l’oubli du temps.

LA FONTAINE TARIE

Plus d’eau, plus de chuchotis secrets,
Bassin sec où la soif danse avec les pierres ;
La vasque éventrée, lèvres de béton muet,
Exhale une odeur de mousse et de terre.
Les angelots de bronze aux ailes rongées
Tendent leurs coupes vides vers le ciel absent ;
Leurs yeux sans prunelles, larmes figées,
Contemplent l’oubli d’un temps dissonant.
Jadis, elle chantait des cantates liquides,
Miroir du ciel où nuaient les nuages ;
Maintenant son cœur vide est un vide
Qui creuse en moi d’immobiles naufrages.
Ô fontaine ! Bouche close de la cité,
Tu es le cratère où s’est éteinte la joie ;
Dans ton silence éventré, j’ai entendu
L’écho des rires que plus rien n’abroie.

L’ASCENSEUR EN PANNE

Bloqué entre deux étages comme entre deux vies,
Cage de fer où le temps a suspendu son vol ;
Ses câbles grincent, veines refroidies,
Dans la gaine obscure, tombeau espagnol.
J’appuie en vain sur les boutons luisants,
Lumière aveugle qui ne répond plus ;
Chaque étage est un continent absent
Où des fantômes attendent l’élus.
Par l’étroite lucarne, je vois défiler
Les portes closes des autres existences :
3e étage : amours à oublier,
5e étage : dettes et espérances.
Ô boîte suspendue ! Cercueil vertical,
Tu es la métaphore de mon entre-deux ;
Je prends l’escalier de service, animal
Fuyant la cage où meurent les dieux.

LE CRI ÉTOUFFÉ

Il est resté dans ma gorge, boule de feu,
Sanglot jamais libéré des chaînes ;
Je l’ai nourri de silence et de feu,
Monstre grandissant dans mes veines.
Parfois il monte, lave incandescente,
Brûlant mon palais, torpillant mes dents ;
Je le contiens, force violente,
Avec la corde des "c’est attendu".
La nuit, il rôde dans mes rêves,
Dragon crachant des flammes d’azur ;
Il dévore les paysages de sève,
Réduit les forêts en gravats obscurs.
Ô cri ! Ouragan jamais né,
Toi qui déformerais l’espace-temps,
Tu es la bombe à retardement sacré
Qui fera sauter un jour mes amarres.

LA MAIN VIDE

Je l’ouvre, paume offerte au ciel plombé,
Autel de chair où rien ne descend ;
Les lignes y tracent un destin sablé
Par le vent du néant incessant.
Rien n’y tombe : ni pluie ni grâce,
Ni pièce d’or ni fruit défendu ;
Seule la poussière qui enlace
Les sillons de mon corps perdu.
Je la referme, poing serré sur du vide,
Cocon dur où germe l’absence ;
Chaque doigt est un mur solide
Gardant le trésor de l’inexistence.
Ô main ! Coquille sans perle,
Tu es le symbole de tous mes manques ;
Dans ton creux brûle l’éternelle
Question sans réponse des cadavres blancs.

L’AUBE GRISE

Le jour se lève en cendres froides,
Vomi par la gueule de l’horizon ;
Aucun oiseau. Nulle odeur de foire.
Seule la lumière boit les contours des maisons,
Gomme les reliefs, étale un lait d’absence.
Je regarde mes mains : elles fondent dans l’air gris.
La chaleur fut un mensonge de l’enfance.
Le soleil ? Un trou noir dans le suaire de Marrakech.
Je tends les bras vers toi, spectre sans consistance,
Mais tu te dérobes, fluide et insaisissable,
Ne laissant derrière toi que la persistance
D’une journée vide sur la table ineffable.
Ô aube ! Tu n’es que la somme des lumières mortes,
Cimetière chromatique où blanchit la dernière flamme,
Chaque rayon est une porte lourdement close, une porte
Où s’engouffre le néant, diamant parfait de l’âme.

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- Donner votre avis à propos de cette œuvre
- Découvrir d'autres œuvres du même auteur
- Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue « Poésie »

Ou tout simplement nous rendre visite :
www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :
https://www.facebook.com/atramenta.net